



Exposition **M. Michel Ruffieux**



Ça fait huitante ans que je chante...

Il y a deux sortes de gens, il y a de ceux qui aiment que je chante et puis ceux qui n'aiment pas que chantent les vieux... Je chante en patois gruyérien, j'ai appris à l'école, et puis aussi à la maison. Je chante " Le déserteur de la Gruyère " par exemple. Le mercredi, quand j'étais à la retraite, j'allais chanter le matin au Panorama.

Autrement j'ai eu une vie assez normale



J'avais fait un apprentissage de serrurier - constructeur. À mon époque, on choisissait un apprentissage et on avait un examen pour savoir si on était capable, et puis voilà. Il y avait une place pour chacun. J'avais prévu d'aller conduire les locomotives, mais il n'y avait pas beaucoup de postes. Chez Guigoz non plus, on ne pouvait pas m'embaucher mais un copain de mon père m'a dit qu'il parlerait de moi le lendemain à Vevey. J'ai reçu une lettre et j'ai commencé le 1^{er} décembre aux Ateliers mécaniques. J'avais 2 francs 40 de l'heure et j'étais automatiquement à la caisse de retraite.

Entre-temps, mon patron d'apprentissage m'avait dit : " Si tu ne trouves pas de travail en sortant de l'école de recrue, tu viens ici, moi je te rembauche et pis on s'arrange comme ça ". Quand j'ai eu le poste, je suis allé chez mon patron et je lui ai dit : " Écoutez, j'ai trouvé du boulot à Vevey ". Il me dit : " Ils te donnent combien à l'heure ? ", j'ai dit 2 francs 40. Il m'a dit " ben mon vieux, ils payent bien là-bas, c'est la paye que mon contremaître il a à Bulle ". Il était content pour moi. Il m'avait préparé un cadeau, il avait fait des frais. Il a ouvert un tiroir et a sorti un livret avec 50 francs. À l'époque, ce n'était vraiment pas se moquer des gens. Après 41 ans aux Ateliers, j'avais 39 francs de l'heure, j'avais la paye de contremaître.

J'ai eu une bonne vie

Enfant, j'ai beaucoup travaillé, parce qu'à ce moment-là, on allait donner des coups de main chez les paysans pendant qu'ils faisaient les foins, les regains, les pommes de terre. Les pommes de terre à l'époque, ils avaient bien déjà une machine, mais ça laissait les pommes de terre par terre, ça les ramassait pas. Et puis on récupérait les douilles quand les militaires tiraient. Et on a bien réussi parce qu'avec une nouvelle mitrailleuse, elle allait plus vite que celle d'avant, il y avait plus de douilles. On en avait ramassé beaucoup, à 70 centimes le kilo. Et je veux vous dire une chose, le gars qui nous les achetait, il a jamais essayé de tromper le poids. Il profitait pas parce que c'était des gamins. C'était bien. Et puis l'hiver, on mettait des petits bois où c'est qu'ils avaient tiré parce qu'on pouvait pas les trouver dans la neige et au printemps on allait chercher les douilles près des bois et on les vendait.